

Œuvre intégrale : Voltaire, *Zadig ou La Destinée*, 1747.

Problématique : Quelle image des femmes, de la religion et du pouvoir Voltaire nous donne-t-il dans *Zadig* ?

1. Chapitre I^{er} : "Le borgne". Le portrait du héros.
2. Chapitre IX : "La femme battue". Une méditation : de l'astronomie à la métaphysique. Les leçons d'un épisode romanesque.
3. Chapitre XVIII : "L'ermite". Le plaisir du récit. La portée philosophique.

Voltaire, *Zadig*, 1747

Chapitre premier, Le borgne

5 Du temps du roi Moabdar il y avait à Babylone un jeune homme nommé Zadig, né avec un beau naturel fortifié par l'éducation. Quoique riche et jeune, il savait modérer ses passions ; il n'affectait rien ; il ne voulait point toujours avoir raison, et savait respecter la faiblesse des hommes. On était étonné de voir qu'avec
 10 beaucoup d'esprit il n'insultât jamais par des railleries à ces propos si vagues, si rompus, si tumultueux, à ces médisances téméraires, à ces décisions ignorantes, à ces turlupinades grossières, à ce vain bruit de paroles, qu'on appelait *conversation* dans Babylone. Il avait appris, dans le premier livre de Zoroastre, que l'amour-propre est un ballon gonflé de vent, dont il sort des tempêtes quand on lui a fait une piqûre.
 15 Zadig surtout ne se vantait pas de mépriser les femmes et de les subjuguier. Il était généreux ; il ne craignait point d'obliger des ingrats, suivant ce grand précepte de Zoroastre : "Quand tu manges, donne à manger aux chiens, dussent-ils te mordre". Il était aussi sage qu'on peut l'être ; car il cherchait à vivre avec des sages. Instruit dans les sciences des anciens Chaldéens, il n'ignorait pas les principes physiques de
 20 la nature, tels qu'on les connaissait alors, et savait de la métaphysique ce qu'on en a su dans tous les âges, c'est-à-dire fort peu de chose. Il était fermement persuadé que l'année était de trois cent soixante et cinq jours et un quart, malgré la nouvelle philosophie de son temps, et que le soleil était au centre du monde ; et quand les principaux mages lui disaient, avec une hauteur insultante, qu'il avait de mauvais sentiments, et que c'était être ennemi de l'État que de croire que le soleil tournait sur lui-même, et que l'année avait douze mois, il se taisait sans colère et sans dédain.

Zadig, avec de grandes richesses, et par conséquent avec des amis, ayant de la santé, une figure aimable, un esprit juste et modéré, un cœur sincère et noble, crut qu'il pouvait être heureux. Il devait se marier à Sémire, que sa beauté, sa naissance et sa fortune rendaient le premier parti de Babylone. Il avait pour elle un attachement solide et vertueux, et Sémire l'aimait avec passion. Ils touchaient au moment fortuné qui allait les unir, lorsque, se promenant ensemble vers une porte de Babylone, sous les palmiers qui ornaient le rivage de l'Euphrate, ils virent venir à eux des hommes armés de sabres et de flèches. C'étaient les satellites du jeune Orcan, neveu d'un
 25 ministre, à qui les courtisans de son oncle avaient fait accroire que tout lui était permis. Il n'avait aucune des grâces ni des vertus de Zadig ; mais, croyant valoir beaucoup mieux, il était désespéré de n'être pas préféré. Cette jalousie, qui ne venait que de sa vanité, lui fit penser qu'il aimait éperdument Sémire. Il voulait l'enlever. Les ravisseurs la saisirent, et dans les emportements de leur violence ils la blessèrent, et
 30 firent couler le sang d'une personne dont la vue aurait attendri les tigres du mont Imaüs. Elle perçait le ciel de ses plaintes. Elle s'écriait : "Mon cher époux ! on m'arrache à ce que j'adore !" Elle n'était point occupée de son danger ; elle ne pensait qu'à son cher Zadig. Celui-ci, dans le même temps, la défendait avec toute la force que donnent la valeur et l'amour. Aidé seulement de deux esclaves, il mit les

40 ravisseurs en fuite, et ramena chez elle Sémire évanouie et sanglante, qui en
ouvrant les yeux vit son libérateur. Elle lui dit : "Ô Zadig ! je vous aimais comme mon
époux, je vous aime comme celui à qui je dois l'honneur et la vie." Jamais il n'y eut
un cœur plus pénétré que celui de Sémire ; jamais bouche plus ravissante n'exprima
45 des sentiments plus touchants par ces paroles de feu qu'inspirent le sentiment du
plus grand des bienfaits et le transport le plus tendre de l'amour le plus légitime. Sa
blessure était légère ; elle guérit bientôt. Zadig était blessé plus dangereusement ; un
coup de flèche reçu près de l'œil lui avait fait une plaie profonde. Sémire ne
demandait aux dieux que la guérison de son amant. Ses yeux étaient nuit et jour
baignés de larmes : elle attendait le moment où ceux de Zadig pourraient jouir de ses
50 regards ; mais un abcès survenu à l'œil blessé fit tout craindre. On envoya jusqu'à
Memphis chercher le grand médecin Hermès, qui vint avec un nombreux cortège. Il
visita le malade, et déclara qu'il perdrait l'œil ; il prédit même le jour et l'heure où ce
funeste accident devait arriver. Si c'eût été l'œil droit, dit-il, je l'aurais guéri ; mais les
plaies de l'œil gauche sont incurables. Tout Babylone, en plaignant la destinée de
55 Zadig, admira la profondeur de la science d'Hermès. Deux jours après l'abcès perça
de lui-même ; Zadig fut guéri parfaitement. Hermès écrivit un livre où il lui prouva qu'il
n'avait pas dû guérir. Zadig ne le lut point ; mais, dès qu'il put sortir, il se prépara à
rendre visite à celle qui faisait l'espérance du bonheur de sa vie, et pour qui seule il
voulait avoir des yeux. Sémire était à la campagne depuis trois jours. Il apprit en
60 chemin que cette belle dame, ayant déclaré hautement qu'elle avait une aversion
insurmontable pour les borgnes, venait de se marier à Orcan la nuit même. A cette
nouvelle il tomba sans connaissance ; sa douleur le mit au bord du tombeau ; il fut
longtemps malade, mais enfin la raison l'emporta sur son affliction ; et l'atrocité de ce
qu'il éprouvait servit même à le consoler.

65 "Puisque j'ai essuyé, dit-il, un si cruel caprice d'une fille élevée à la cour, il faut
que j'épouse une citoyenne." Il choisit Azora, la plus sage et la mieux née de la ville ;
il l'épousa, et vécut un mois avec elle dans les douceurs de l'union la plus tendre.
Seulement il remarquait en elle un peu de légèreté, et beaucoup de penchant à
trouver toujours que les jeunes gens les mieux faits étaient ceux qui avaient le plus
70 d'esprit et de vertu.

Chapitre IX, La femme battue

Zadig dirigeait sa route sur les étoiles. La constellation d'Orion et le brillant astre de
Sirius le guidaient vers le pôle de Canope. Il admirait ces vastes globes de lumière qui
ne paraissent que de faibles étincelles à nos yeux, tandis que la terre, qui n'est en effet
qu'un point imperceptible dans la nature, paraît à notre cupidité quelque chose de si
5 grand et de si noble. Il se figurait alors les hommes tels qu'ils sont en effet, des insectes
se dévorant les uns les autres sur un petit atome de boue. Cette image vraie semblait
anéantir ses malheurs, en lui retraçant le néant de son être et celui de Babylone. Son
âme s'élançait jusque dans l'infini, et contemplait, détachée de ses sens, l'ordre
immuable de l'univers. Mais lorsque ensuite, rendu à lui-même et rentrant dans son
10 cœur, il pensait qu'Astarté était peut-être morte pour lui, l'univers disparaissait à ses
yeux, et il ne voyait dans la nature entière qu'Astarté mourante et Zadig infortuné.

Comme il se livrait à ce flux et à ce reflux de philosophie sublime et de douleur
accablante, il avançait vers les frontières de l'Égypte ; et déjà son domestique fidèle était
dans la première bourgade, où il lui cherchait un logement. Zadig cependant se
15 promenait vers les jardins qui bordaient ce village. Il vit, non loin du grand chemin, une
femme éplorée qui appelait le ciel et la terre à son secours, et un homme furieux qui la
suivait. Elle était déjà atteinte par lui, elle embrassait ses genoux. Cet homme l'accablait
de coups et de reproches. Il jugea, à la violence de l'Égyptien et aux pardons réitérés

20 que lui demandait la dame, que l'un était un jaloux, et l'autre une infidèle ; mais quand il eut considéré cette femme, qui était d'une beauté touchante, et qui même ressemblait un peu à la malheureuse Astarté, il se sentit pénétré de compassion pour elle, et d'horreur pour l'Égyptien. "Secourez-moi, s'écria-t-elle à Zadig avec des sanglots ; tirez-moi des mains du plus barbare des hommes, sauvez-moi la vie!"

25 A ces cris, Zadig courut se jeter entre elle et ce barbare. Il avait quelque connaissance de la langue égyptienne. Il lui dit en cette langue : "Si vous avez quelque humanité, je vous conjure de respecter la beauté et la faiblesse. Pouvez-vous outrager ainsi un chef-d'œuvre de la nature, qui est à vos pieds, et qui n'a pour sa défense que des larmes ?

30 - Ah ! ah! lui dit cet emporté, tu l'aimes donc aussi, et c'est de toi qu'il faut que je me venge." En disant ces paroles, il laisse la dame, qu'il tenait d'une main par les cheveux, et, prenant sa lance, il veut en percer l'étranger. Celui-ci, qui était de sang-froid, évita aisément le coup d'un furieux. Il se saisit de la lance près du fer dont elle est armée. L'un veut la retirer, l'autre l'arracher. Elle se brise entre leurs mains. L'Égyptien tire son épée ; Zadig s'arme de la sienne. Ils s'attaquent l'un et l'autre. Celui-là porte cent
35 coups précipités ; celui-ci les pare avec adresse. La dame, assise sur un gazon, rajuste sa coiffure, et les regarde. L'Égyptien était plus robuste que son adversaire, Zadig était plus adroit. Celui-ci se battait en homme dont la tête conduisait le bras et celui-là comme un emporté dont une colère aveugle guidait les mouvements au hasard. Zadig passe à lui, et le désarme ; et tandis que l'Égyptien, devenu plus furieux, veut se jeter sur lui, il le
40 saisit, le presse, le fait tomber en lui tenant l'épée sur la poitrine, il lui offre de lui donner la vie. L'Égyptien hors de lui tire son poignard ; il en blesse Zadig dans le temps même que le vainqueur lui pardonnait. Zadig indigné lui plonge son épée dans le sein. L'Égyptien jette un cri horrible et meurt en se débattant. Zadig alors s'avança vers la
45 dame, et lui dit d'une voix soumise : "Il m'a forcé de le tuer : je vous ai vengée ; vous êtes délivrée de l'homme le plus violent que j'aie jamais vu. Que voulez-vous maintenant de moi, madame ?

- Que tu meures, scélérat, lui répondit-elle ; que tu meures ! tu as tué mon amant je voudrais pouvoir déchirer ton cœur.

50 - En vérité, madame, vous aviez là un étrange homme pour amant, lui répondit Zadig ; il vous battait de toutes ses forces, et il voulait m'arracher la vie parce que vous m'avez conjuré de vous secourir.

- Je voudrais qu'il me battît encore, reprit la dame poussant des cris. Je le méritais bien, je lui avais donné de la jalousie. Plût au ciel qu'il me battît, et que tu fusses à sa place !" Zadig, plus surpris et plus en colère qu'il ne l'avait été de sa vie, lui dit :
55 "Madame, toute belle que vous êtes, vous mériteriez que je vous battisse à mon tour, tant vous êtes extravagante, mais je n'en prendrai pas la peine." Là-dessus il remonta sur son chameau, et avança vers le bourg. A peine avait-il fait quelques pas qu'il se retourne au bruit que faisaient quatre courriers de Babylone. Ils venaient à toute bride. L'un d'eux, en voyant cette femme s'écria : "C'est elle-même ; elle ressemble au portrait
60 qu'on nous en a fait." Ils ne s'embarrassèrent pas du mort, et se saisirent incontinent de la dame. Elle ne cessait de crier à Zadig : "Secourez-moi encore une fois, étranger généreux ; je vous demande pardon de m'être plainte de vous. Secourez-moi, et je suis à vous jusqu'au tombeau." L'envie avait passé à Zadig de se battre désormais pour elle. "A d'autres ! répondit-il ; vous ne m'y attraperez plus."

65 D'ailleurs il était blessé, son sang coulait, il avait besoin de secours ; et la vue des quatre Babyloniens, probablement envoyés par le roi Moabdar, le remplissait d'inquiétude. Il s'avança en hâte vers le village, n'imaginant pas pourquoi quatre courriers de Babylone venaient prendre cette Égyptienne, mais encore plus étonné du caractère de cette dame.

Chapitre XVIII, L'ermite

Zadig a rencontré un ermite, et voyage en sa compagnie. Ils sont hébergés successivement par un homme qui fait étalage de sa richesse, par un avare, par un philosophe. Pour remercier ce dernier, l'ermite met le feu à sa maison. Zadig et son compagnon vont maintenant être accueillis par un quatrième personnage.

Ce fut chez une veuve charitable et vertueuse qui avait un neveu de quatorze ans, plein d'agrément et son unique espérance. Elle fit du mieux qu'elle put les honneurs de sa maison. Le lendemain, elle ordonna à son neveu d'accompagner les voyageurs jusqu'à un pont qui, étant rompu depuis peu, était devenu un passage dangereux. Le jeune homme, empressé, marche au-devant d'eux. Quand ils furent sur le pont : "Venez, dit l'ermite au jeune homme, il faut que je marque ma reconnaissance à votre tante." Il le prend alors par les cheveux et le jette dans la rivière. L'enfant tombe, reparaît un moment sur l'eau, et est engouffré dans le torrent. "Ô monstre ! ô le plus scélérat de tous les hommes ! s'écria Zadig.

- Vous m'aviez promis plus de patience, lui dit l'ermite en l'interrompant : apprenez que, sous les ruines de cette maison où la Providence a mis le feu, le maître a trouvé un trésor immense ; apprenez que ce jeune homme, dont la Providence a tordu le cou, aurait assassiné sa tante dans un an, et vous dans deux.

- Qui te l'a dit, barbare ? cria Zadig ; et quand tu aurais lu cet événement dans ton livre des destinées, t'est-il permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait de mal ? "

Tandis que le Babylonien parlait, il aperçut que le vieillard n'avait plus de barbe, que son visage prenait les traits de la jeunesse. Son habit d'ermite disparut ; quatre belles ailes couvraient son corps majestueux et resplendissant de lumière.

"Ô envoyé du Ciel ! ô mon ange divin ! s'écria Zadig en se prosternant, tu es donc descendu de l'empyrée pour apprendre à un faible mortel à se soumettre aux ordres éternels ?

- Les hommes, dit l'ange Jesrad, jugent de tout sans rien connaître : tu étais celui de tous les hommes qui méritait le plus d'être éclairé." Zadig lui demanda la permission de parler. "Je me défie de moi-même, dit-il ; mais oserai-je le prier de m'éclaircir un doute : ne vaudrait-il pas mieux avoir corrigé cet enfant, et l'avoir rendu vertueux, que de le noyer ?" Jesrad reprit : "S'il avait été vertueux, et s'il eût vécu, son destin était d'être assassiné lui-même avec la femme qu'il devait épouser, et le fils qui en devait naître.

- Mais quoi ! dit Zadig, il est donc nécessaire qu'il y ait des crimes et des malheurs, et les malheurs tombent sur les gens de bien ?

- Les méchants, répondit Jesrad, sont toujours malheureux : ils servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre, et il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien.

- Mais, dit Zadig, s'il n'y avait que du bien, et point de mal ?

- Alors, reprit Jesrad, cette terre serait une autre terre ; l'enchaînement des événements serait un autre ordre de sagesse ; et cet autre ordre, qui serait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Être suprême, de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de mondes dont aucun ne peut ressembler à l'autre. Cette immense variété est un attribut de sa puissance immense. Il n'y a ni deux feuilles d'arbre sur la terre, ni deux globes dans les champs infinis du ciel, qui soient semblables ; et tout ce que tu vois sur le petit atome où tu es né devait être dans sa place et dans son temps fixe, selon les ordres immuables de celui qui embrasse tout. Les hommes pensent que cet enfant qui vient de périr est tombé dans l'eau par hasard, que c'est par un même hasard que cette maison est brûlée ; mais il n'y a point de hasard ; tout est épreuve, ou punition, ou récompense, ou prévoyance. Souviens-toi de ce pêcheur qui se croyait le plus malheureux de tous les hommes. Orosmade t'a envoyé pour changer sa destinée. Faible mortel, cesse de disputer contre ce qu'il faut adorer.

- Mais, dit Zadig..."

Comme il disait mais, l'ange prenait déjà son vol vers la dixième sphère. Zadig, à genoux, adora la Providence, et se soumit. L'ange lui cria du haut des airs : "Prends ton chemin vers Babylone."

Groupement de textes : Utopie et dystopies

Problématique : Que révèlent ces textes sur les espoirs et les craintes de leurs auteurs ?

1. Fénelon, "Une utopie du XVII^e siècle : La Bétique", *Les Aventures de Télémaque*, 1699.
2. Jules Verne, "La Cité de l'Acier", *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, extrait du chapitre V, 1879.
3. George Orwell, *1984*, 1949.

Une utopie du XVII^e siècle : La Bétique

Télémaque et son précepteur Mentor sont de retour aux abords de l'île de Calypso. Ils rencontrent un capitaine de navire dont le frère Adoam leur livre les dernières nouvelles et leur dépeint un pays extraordinaire, la Bétique.

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile et sous un ciel doux, qui est toujours serein. Le pays a pris le nom du fleuve, qui se jette dans le grand Océan, assez près des Colonnes d'Hercule ⁽¹⁾ et de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tharsis ⁽²⁾ d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hivers y sont tièdes, et les rigoureux aquilons ⁽³⁾ n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphyr ⁽⁴⁾ rafraîchissants, qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne, qui semblent se donner la main. La terre, dans les vallons et dans les campagnes unies, y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins et d'autres arbres toujours verts et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux, qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays ; mais les habitants, simples et heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or et l'argent parmi leurs richesses : ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme. Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or et l'argent parmi eux employés aux mêmes usages que le fer, par exemple, pour des socs de charrue. Comme ils ne faisaient aucun commerce au-dehors, ils n'avaient besoin d'aucune monnaie. Ils sont presque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans : car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes ; encore même la plupart des hommes en ce pays, étant adonnés à l'agriculture ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires pour leur vie simple et frugale. [...]

Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtiments superbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderies et de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instruments dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes : "Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'industrie à se corrompre eux-mêmes ! Ce superflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le possèdent : il tente ceux qui en sont privés de vouloir l'acquérir par l'injustice et par la violence. Peut-on nommer bien un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais ? Les hommes de ces pays sont-ils plus sains et plus robustes que nous ? Vivent-ils plus longtemps ? Sont-ils plus unis entre eux ? Mènent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie ? Au contraire, ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche et noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice, incapables des plaisirs purs et simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités dont ils font dépendre tout leur bonheur."

1. Ainsi sont appelées, dans l'Antiquité, les montagnes qui bordent, du côté de l'Europe et du côté de l'Afrique, le détroit de Gibraltar, aux limites du monde connu.

2. La terre de Tharsis : dans l'Antiquité, nom donné à la péninsule ibérique.

3. Nom poétique des vents du nord.

4. Vents d'ouest, doux, tièdes et agréables.

Fénelon, *Les Aventures de Télémaque*, 1699.

La Cité de l'Acier

Le chapitre V du roman de Jules Verne, intitulé "La Cité de l'Acier", s'ouvre sur une présentation de cette ville, "propriété" industrielle du professeur Schultze.

Cette masse est Stahlstadt, la Cité de l'Acier, la ville allemande, la propriété personnelle de Herr Schultze, l'ex-professeur de chimie d'Iéna, devenu, de par les millions de la bégum ⁽¹⁾, le plus grand travailleur du fer et, spécialement, le plus grand fondeur de canons des deux mondes.

5 Il en fond, en vérité, de toutes formes et de tout calibre, à âme lisse et à raies, à culasse mobile et à culasse fixe ⁽²⁾, pour la Russie et pour la Turquie, pour la Roumanie et pour le Japon, pour l'Italie et pour la Chine, mais surtout pour l'Allemagne.

Grâce à la puissance d'un capital énorme, un établissement monstre, une ville véritable, qui est en même temps une usine modèle, est sortie de terre comme à un coup de baguette. Trente mille travailleurs, pour la plupart Allemands d'origine, sont venus se grouper autour d'elle et en former les faubourgs. En quelques mois, ses produits ont dû à leur écrasante supériorité une célébrité universelle.

Le professeur Schultze extrait le minerai de fer et la houille de ses propres mines. Sur place, il les transforme en acier fondu. Sur place, il en fait des canons.

15 Ce qu'aucun de ses concurrents ne peut faire, il arrive, lui, à le réaliser. En France, on obtient des lingots d'acier de quarante mille kilogrammes. En Angleterre, on a fabriqué un canon en fer forgé de cent tonnes. À Essen, M. Krupp est arrivé à fondre des blocs d'acier de cinq cent mille kilogrammes. Herr Schultze ne connaît pas de limites : demandez-lui un canon d'un poids quelconque et d'une puissance quelle qu'elle soit, il vous servira ce canon, brillant comme un sou neuf, dans les délais convenus.

20 Mais, par exemple, il vous le fera payer ! Il semble que les deux cent cinquante millions de 1871 ⁽³⁾ n'aient fait que le mettre en appétit.

En industrie canonnière comme en toutes choses, on est bien fort lorsqu'on peut ce que les autres ne peuvent pas. Et il n'y a pas à dire, non seulement les canons de Herr Schultze atteignent des dimensions sans précédent, mais, s'ils sont susceptibles de se détériorer par l'usage, ils n'éclatent jamais. L'acier de Stahlstadt semble avoir des propriétés spéciales. Il court à cet égard des légendes d'alliages mystérieux, de secrets chimiques. Ce qu'il y a de sûr, c'est que personne n'en sait le fin mot.

30 Ce qu'il y a de sûr aussi, c'est qu'à Stahlstadt, le secret est gardé avec un soin jaloux.

Dans ce coin écarté de l'Amérique septentrionale ⁽⁴⁾, entouré de déserts, isolé du monde par un rempart de montagnes, situé à cinq cents milles ⁽⁵⁾ des petites agglomérations humaines les plus voisines, on chercherait vainement aucun vestige de cette liberté qui a fondé la puissance de la république des États-Unis.

35 En arrivant sous les murailles mêmes de Stahlstadt, n'essayez pas de franchir une des portes massives qui coupent de distance en distance la ligne des fossés et des fortifications. La consigne la plus impitoyable vous repousserait. Il faut descendre dans l'un des faubourgs. Vous n'entrerez dans la Cité de l'Acier que si vous avez la formule magique, le mot d'ordre, ou tout au moins une autorisation dûment timbrée, signée et paraphée.

40 **Jules Verne, Les Cinq Cents Millions de la bégum, extrait du chapitre V, 1879.**

1. Au début de l'œuvre de Jules Verne est évoqué un héritage important (celui de la bégum Gokool), que deux personnages se sont partagé. "Bégum" est le titre de l'épouse d'un sultan.

2. Termes techniques précisant les caractéristiques du canon.

3. Allusion au même héritage.

4. Du Nord.

5. Ancienne mesure de distance (environ 1481 m).

George Orwell, 1984, 1949.

Derrière Winston, la voix du télécran continuait à débiter des renseignements sur la fonte et sur le dépassement des prévisions pour le neuvième plan triennal. Le télécran recevait et transmettait simultanément. Il captait tous les sons émis par Winston au-dessus d'un chuchotement très bas. De plus, tant que Winston demeurait dans le champ de vision de la plaque de métal, il pouvait être vu aussi bien qu'entendu. Naturellement, il n'y avait pas le moyen de savoir si, à un moment donné, on était surveillé. Combien de fois, et suivant quel plan, la Police de la Pensée se branchait-elle sur une ligne individuelle quelconque, personne ne pouvait le savoir. On pouvait même imaginer qu'elle surveillait tout le monde, constamment. Mais de toute façon, elle pouvait mettre une prise sur votre ligne à chaque fois qu'elle le désirait. On devait vivre, on vivait, car l'habitude devient instinct, en admettant que tout son émis était entendu et que, sauf dans l'obscurité, tout mouvement était perçu.

Winston restait le dos tourné au télécran. Bien qu'un dos, il le savait, pût être révélateur, c'était plus prudent. A un kilomètre, le ministère de la Vérité, où il travaillait, s'élevait vaste et blanc au-dessus du paysage sinistre. Voilà Londres, pensa-t-il avec une sorte de vague dégoût, Londres, capitale de la première région aérienne, la troisième, par le chiffre de sa population, des provinces de l'Océania. Il essaya d'extraire de sa mémoire quelque souvenir d'enfance qui lui indiquerait si Londres avait toujours été tout à fait comme il la voyait. Y avait-il toujours eu ces perspectives de maisons du XIX^e siècle en ruines, ces murs étayés par des poutres, ce carton aux fenêtres pour remplacer les vitres, ces toits plâtrés de tôle ondulée, ces clôtures de jardin délabrées et penchées dans tous les sens ? Et ces endroits où les bombes avaient dégagé un espace plus large et où avaient jailli de sordides colonies d'habacles en bois semblables à des cabanes à lapins ? Mais c'était inutile, Winston n'arrivait pas à se souvenir. Rien ne lui restait de son enfance, hors une série de tableaux brillamment éclairés, sans arrière-plan et absolument inintelligibles.

Le ministère de la Vérité - *Miniver*, en novlangue - frappait par sa différence avec les objets environnants. C'était une gigantesque construction pyramidale de béton d'un blanc éclatant. Elle étageait ses terrasses jusqu'à trois cents mètres de hauteur. De son poste d'observation, Winston pouvait encore déchiffrer sur la façade l'inscription artistique des trois slogans du Parti :

La guerre c'est la paix
La liberté c'est l'esclavage
L'ignorance c'est la force.

Le ministère de la Vérité comprenait, disait-on, trois mille pièces au-dessus du niveau du sol, et des ramifications souterraines correspondantes. Disséminées dans tout Londres, il n'y avait que trois autres constructions d'apparence et de dimensions analogues. Elles écrasaient si complètement l'architecture environnante que, du toit du bloc de la Victoire, on pouvait les voir toutes les quatre simultanément. C'étaient les locaux des quatre ministères entre lesquels se partageait la totalité de l'appareil gouvernemental.

Le ministère de la Vérité, qui s'occupait des divertissements, de l'information, de l'éducation et des beaux-arts. Le ministère de la Paix, qui s'occupait de la guerre. Le ministère de l'amour qui veillait au respect de la loi et de l'ordre. Le ministère de l'Abondance, qui était responsable des affaires économiques. Leurs noms, en novlangue, étaient : *Miniver*, *Minipax*, *Miniamour*, *Miniplein*.

Winston fit brusquement demi-tour. Il avait fixé sur ses traits l'expression de tranquille optimisme qu'il était prudent de montrer quand on était en face du télécran.

Textes complémentaires :

↪ La Fontaine, Préface des *Fables*, 1668.

↪ Pierre Boulle, *La Planète des Singes*, ch. XV, 1963.

La Fontaine, Préface des *Fables*, 1668.

[...] Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par paraboles : et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple
5 fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet qu'il est plus commun et plus familier ? Qui ne nous proposerait à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fournirait un sujet d'excuses : il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon ayant banni Homère de sa
10 République y a donné à Ésope une place très honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait ; il recommande aux nourrices de les leur apprendre : car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler
15 à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables ? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il s'en sortirait ; que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant que le
20 Renard et le Bouc descendirent au fonds d'un puits pour y éteindre leur soif ; que le Renard en sortit, s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle ; au contraire, le Bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance ; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus
25 d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit ? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence ; car, dans le fond, elles portent un sens très solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par
30 d'autres principes très familiers, nous parvenons à des connaissances qui mesurent enfin le ciel et la terre, de même aussi, par les raisonnements et les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Pierre Boule, *La Planète des Singes*, ch. XV, 1963.

Dans un lointain avenir, un être humain quitte la Terre et arrive sur une planète où les hommes ne sont que des animaux dépourvus d'intelligence, tandis que les singes constituent l'espèce dominante. Le Terrien, qui est le narrateur, est fait prisonnier par les singes et arrive dans un laboratoire. Enfermé dans une cage, il y est soumis à des expériences scientifiques, sous la direction de Zira, une "guenon chimpanzé".

Trois personnages s'avançaient dans le passage : Zira, la guenon chimpanzé, et deux autres singes dont l'un était visiblement une haute autorité.

5 C'était un orang-outan ; le premier de cette espèce que je voyais sur la planète Soror. Il était moins grand que les gorilles et assez voûté. Ses bras étaient relativement plus longs, de sorte qu'il marchait souvent en prenant appui sur ses mains, ce que les autres singes ne faisaient que rarement. Il me donnait ainsi l'impression bizarre de s'aider de deux cannes. La tête ornée de longs poils fauves enfoncée dans les épaules, le visage figé dans un air de méditation pédante, il m'apparut comme un vieux pontife, vénérable et solennel. Son costume tranchait aussi sur celui des autres : une longue redingote noire, dont le revers s'ornait d'une étoile rouge, et un pantalon rayé blanc et noir, le tout assez poussiéreux.

10 Une guenon chimpanzé de petite taille le suivait, portant une lourde serviette. D'après son attitude, elle devait être sa secrétaire. On ne s'étonne plus, je pense, de me voir signaler à chaque instant des attitudes et des expressions significatives chez ces singes. Je jure que tout être raisonnable eût conclu comme moi, à la vue de ce couple, qu'il s'agissait d'un savant chevronné et de son humble secrétaire. Leur arrivée fut l'occasion pour moi de constater une fois de plus le sens de la hiérarchie qui semblait exister chez les singes. Zira témoignait au grand patron un respect évident. Les deux gorilles se portèrent à sa rencontre dès qu'ils l'aperçurent et le saluèrent très bas. L'orang-outan leur fit un petit signe condescendant de la main.

15 Ils se dirigèrent tout droit vers ma cage. N'étais-je pas le sujet le plus intéressant du lot ? J'accueillis l'autorité avec mon sourire le plus amical et en lui parlant sur un ton emphatique.

20 "Cher orang-outan, dis-je, combien je suis heureux d'être enfin en présence d'une créature qui respire la sagesse et l'intelligence ! Je suis sûr que nous allons nous entendre, toi et moi."

30 Le cher vieillard avait tressauté au son de ma voix. Il se gratta longuement l'oreille, tandis que son œil soupçonneux inspectait la cage, comme s'il flairait une supercherie. Zira prit alors la parole, son cahier à la main, relisant les notes prises à mon sujet. Elle insistait, mais il était manifeste que l'orang-outan refusait de se laisser convaincre. Il prononça deux ou trois sentences d'allure pompeuse, haussa plusieurs fois les épaules, secoua la tête, puis mit les mains derrière son dos et entreprit une promenade dans le couloir, passant et repassant devant ma cage en me lançant des coups d'œil assez peu bienveillants. Les autres singes attendaient ses décisions dans un silence respectueux.

35 Un respect apparent tout au moins, et qui me parut peu réel lorsque je surpris un signe furtif d'un gorille à l'autre, sur le sens duquel il était difficile de se tromper : ils se payaient la tête du patron. Ceci, joint au dépit que je ressentais de son attitude à mon égard, m'inspira l'idée de lui jouer une petite scène propre à le convaincre de mon esprit. Je me mis à arpenter la cage en long et en large, imitant son allure, le dos voûté, les mains derrière le dos, les sourcils froncés avec un air de profonde méditation.

40 Les gorilles s'étouffèrent à force de rire et Zira, elle-même, ne put garder son sérieux. Quant à la secrétaire, elle fut obligée de plonger le museau dans sa serviette pour dissimuler son hilarité.

Pierre Boule, *La Planète des Singes*, ch. XV, 1963.



◀ La Liberté guidant le peuple, Eugène Delacroix, 1830, huile sur toile, 260 x 325 cm, musée du Louvre.



◀ La liberté sera toujours la plus forte, dessin de Plantu à la une du Monde le vendredi 9 janvier 2015, après les attentats du mercredi 7 janvier 2015.



Norman Ferguson (1902-1957), dessin de presse, paru dans le Financial Times, Londres.